

Histoire – Première tronc commun

PPO – Les grèves de l'année 1917

Document : « Une grève féminine à Orléans », *Le Journal du Loiret*, 7 juin 1917

Une grève féminine à Orléans

Paris ayant eu ses grèves féminines, il fallait bien qu'Orléans eût la sienne. Depuis plusieurs jours, en effet, des bruits de grève couraient en ville : mais rien ne s'est produit dans les établissements où l'on s'attendait à la grève.

Elle a cependant éclaté, hier soir, rue des Beaumonts, 65,

dans l'ancienne fabrique de disques allemands.

C'est dans cet atelier que sont formées les ouvrières qui, après un court apprentissage, s'en vont, rue d'Ambert,

Le salaire de ces ouvrières comprend une partie fixe qui est de 4 fr. 50 à 5 francs par jour et une partie qui dépend de l'habileté de l'ouvrière. Le travail, dans cet atelier, est payé aux pièces et il n'est pas rare que ces ouvrières se fassent ainsi 7, 8 et même 9 francs par jour. C'est, on en conviendra, un joli salaire pour une femme ; mais il est insuffisant, paraît-il.

Donc hier soir, à 8 heures, — le travail se fait par équipes de 200 ouvrières qui prennent le travail à 8 heures du soir, à 4 heures du matin et à midi — donc hier soir, la rentrée se fit comme d'ordinaire et le travail reprit normalement ; mais on percevait une certaine agitation, quand, vers 9 heures un certain nombre d'ouvrières s'en furent trouver le directeur de l'usine pour réclamer que le salaire fixe fût fixé à 6 francs, plus le bénéfice sur le travail aux pièces.

La direction n'ayant pas voulu leur donner satisfaction immédiate, elles quittèrent le travail vers 10 heures et, par groupe de cinquante environ, se répandirent par la ville en criant : Vive la grève ! et en chantant la *Marseillaise*, la *Carmagnole*, la *Valse à Julot* :

Vas-y, ma poulette,
Va dire aux copains
Qu'on n'a pas du sang d' lapin !

Leurs cris et leurs chants réveillèrent bon nombre de nos concitoyens qui prenaient un repos bien gagné et ce débordement de cris, pendant toute la nuit, n'a certes pas contribué à rendre les grévistes très sympathiques.

La police, prévenue, dépêcha ses agents pour empêcher les incidents toujours possibles quand les passions sont un peu exaltées.

Après avoir déambulé un peu par toute la ville, les grévistes se retrouvèrent toutes rue des Beaumonts, devant l'usine, pour empêcher que l'équipe de 4 heures reprit le travail. Elles y réussirent en partie, puisque trente ouvrières seulement, sur les 200, ont eu le courage de résister aux objurgations des grévistes et ont pénétré dans l'usine pour y travailler. Ajoutons, tout de suite, que la plupart des ouvrières de l'équipe de 4 heures ne demandaient qu'à travailler et que c'est par peur qu'elles ont fait chorus avec les grévistes.

Cependant, aucun incident ne se produisit à la rentrée de 4 heures, grâce à la présence de M. Schwab, commissaire spécial ; de M. Offroy-Delga, commissaire de police et de quelques agents.

Le contrôleur de la main-d'œuvre militaire entra en pourparlers avec les grévistes et leur demanda ce qu'elles voulaient ; mais leurs revendications étaient loin d'être précises. Il leur demanda de s'entendre alors sur leurs revendications, lesquelles seraient examinées.

À 8 heures, ces revendications furent remises et la direction consentait à fixer à 5 francs le salaire fixe, plus le travail aux pièces. Cette solution paraissait alors devoir être acceptée quand quelques voix réclamèrent : « La vie chère ! la vie chère ! »

Tout fut alors remis en question. La grève continua, mais sans bruit, les

grévistes ayant promis aux agents de ne plus faire de bruit.

À midi, nouvelle rentrée. Les ouvrières de l'équipe se présentèrent et la grosse majorité voulait reprendre le travail, mais elles cédèrent aux instances de quelques énergumènes des équipes de 8 heures et de 4 heures qui s'opposaient à la reprise du travail.

L'intervention des agents et l'arrestation de deux des meneuses, fit dissiper l'attroupement qui se continuait rue des Beaumonts et dans les rues adjacentes.

* * *

Un incident pénible s'est produit ce matin faubourg Saint-Jean :

Pendant qu'un groupe des grévistes, en cheveux et en vêtements de travail, toutes couvertes de la poussière de la rue recueillie dans leurs longues promenades de la nuit, déambulait en chantant dans le faubourg, passa un détachement de prisonniers boches qui se rendait à son travail faubourg Saint-Jean. À ce moment, les grévistes ent crié, en s'adressant aux prisonniers et en leur jetant les fleurs qu'elles portaient à leur corsage : Vive la Révolution ! On entendit même quelques cris de : Vivent les Boches !

Cet incident a beaucoup impressionné — et très mal — ceux qui en ont été témoins. Ils se demandent si ces femmes ou jeunes filles n'ont pas quelqu'un des leurs sur le front, et si c'est pour elles que nos soldats se battent et se font tuer.

Nous ne commentons pas davantage ce douloureux incident.

D'autre part, il faut croire que la sensibilité du cœur des grévistes était fortement émue pour n'avoir pas fait droit aux supplications du malheureux concierge de l'usine de la rue des Beaumonts qui, ayant eu le malheur de perdre cette nuit une petite fille de seize mois, les suppliait d'aller plus loin chanter et crier.

* * *

À la dernière heure, la direction de l'usine des Beaumonts, nous annonce que le travail reprendra demain matin, à 4 heures, aux nouvelles conditions.

Consigne

L'une des meneuses de la grève des ouvrières lit cet article et, agacée par son ton, décide d'envoyer au journal sa version des faits. Écrivez la lettre qu'elle rédige à cette occasion en insistant sur le caractère industriel du conflit, la participation des femmes à l'effort de guerre, la légitimité des revendications des ouvrières et la justification de la forme prise par leur mouvement social.